

**Olivier Germain-Thomas : « De Gaulle a-t-il sauvé Malraux du suicide ? », *Le Figaro littéraire*, n° 17764, 20 septembre 2001, p. 2.**

« *Avoir eu l'honneur de vous aider était la fierté de ma vie et l'est davantage en face du néant.* » Ces mots adressés à Charles de Gaulle retiré à Colombey, le 15 septembre 1970, moins de deux mois avant sa mort, émanent d'un des écrivains majeurs du XX<sup>e</sup> siècle : André Malraux. L'amitié des deux hommes a quelque chose d'unique. On cherche des précédents, ils ne sont pas probants. Étrange amitié qui ne s'appuie sur aucune complicité immédiate. Ni les origines sociales ou intellectuelles, ni leur foi, ni leur tempérament ou leur morale de vie, ni leur esthétique, encore moins l'élan premier de leur destin ne les prédisposaient à vivre vingt-cinq années de dialogue et de collaboration qui furent sans faille. Que cette amitié se soit aussi maintenue pour des intérêts réciproques n'enlève rien à la part affective. Jean Grosjean, qui ne goûte guère de Gaulle, ne s'y est pas trompé quand il écrit : « ... *et le général fidèle à Malraux au-delà de l'utile.* » On connaît la source de leur lien, la fascination pour l'histoire et la volonté de servir une de ses figures, la France, que Malraux disait avoir « *épousée* » pendant la Résistance après avoir cru hâtivement à l'internationalisme prolétarien. Mais il ne faut oublier ni l'usage du courage, sans lequel nulle estime n'est possible, ni leur commune aspiration à des valeurs qui dépassent l'homme terrestre. Chez de Gaulle, un catholicisme mâtiné de stoïcisme, chez Malraux, un agnosticisme tendu vers un sans-nom.

Une amitié remplie de signes qui se passaient d'épanchement. Parmi eux, un acte qui aura d'importantes conséquences et dont Malraux a ignoré les causes jusqu'à sa mort.

Au début de 1965, Malraux ne va pas bien. Le ministre d'Etat chargé de la Culture est las de son ministère qu'il trouve trop étroit pour y déployer ses ailes, l'écrivain ne se sent appelé par aucune œuvre ; l'homme, qui a perdu ses deux fils en 1961, est en passe de se séparer de sa femme Madeleine. La composition musicale qu'il avait commandée à Olivier Messiaen : *Et expecto resurrectionem mortuorum*, dont la

première avait été donnée à la Sainte-Chapelle, résonnait-elle encore en lui ? Un soir de printemps, dans son bureau rue de Valois, après avoir informé ses collaborateurs qu'il compte repartir en Extrême-Orient, il tend à l'un d'entre eux, Bernard Anthonioz, mari de Geneviève de Gaulle, *Récit secret*, le livre de Drieu la Rochelle sur le suicide. Le message semble clair. Anthonioz en parle à Etienne Burin des Rozières, alors secrétaire général de l'Élysée, qui aime et comprend Malraux, ce qui n'est pas si fréquent autour de De Gaulle. Burin des Rozières décide alors de l'informer de l'état moral de Malraux. Il évoque l'éventualité d'un suicide. De Gaulle prend le temps de réfléchir. Puis il fait savoir à Malraux son souhait qu'il rencontre les responsables chinois (la France avait reconnu les autorités de Pékin en janvier 1964) et particulièrement Mao Zedong afin de développer les liens entre la France et la Chine. Il demande que ni le Premier ministre (Georges Pompidou) ni le ministre des Affaires étrangères (Maurice Couve de Murville) ne soient informés de cette mission avant l'arrivée de Malraux en Chine.

Malraux s'embarque le 22 juin sur le *Cambodge*. Il arrivera à Singapour le 12 juillet. A bord, redevenu détendu et facétieux en compagnie d'Albert Beuret, il reçoit l'inspiration des *Antimémoires*. Il se met au travail après l'escale d'Égypte. A Pékin, il rencontrera le maréchal-ministre Chen-Yi le 22 juillet, Chou En-lai le 2 août, enfin, le 3 août Mao Zedong et Liu Shao-Shi, président de la République populaire, à qui il remet une lettre du général de Gaulle : « *J'ai chargé M. André Malraux, ministre d'Etat, d'être auprès de Votre Excellence et du président Mao Zedong l'interprète des sentiments d'amitié du peuple français pour le grand peuple chinois. M. André Malraux se prêtera volontiers à des échanges de vue approfondis sur les grands problèmes qui intéressent la France et la Chine et, par conséquent, l'avenir du monde. J'attache par avance un grand prix aux informations qu'il me rapportera après les avoir, je l'espère, recueillies auprès de vous-même et des dirigeants de la République populaire de Chine.* »

Le vent de l'histoire et de la légende soufflait à nouveau pour Malraux, qui reviendra d'Extrême-Orient avec la matière des *Antimémoires*, première partie de son chef-d'œuvre, *Le Miroir des limbes*. Il demandera alors à la mort d'attendre, après

l'avoir courtisée. Il lui fera une nouvelle fois la nique (ou est-ce elle qui joue aux osselets avec lui ?) en 1971 quand il ne pourra se rendre au futur Bangladesh à cause de l'intervention de l'armée indienne. « *Ce devrait être autrement* » seront ensuite ces derniers mots d'énigmes le 23 novembre 1976 à l'hôpital de Créteil...

De Gaulle avait expressément tenu à ce que la raison principale de la mission confiée à Malraux demeurât secrète. Il arrivait à Malraux de manifester une inquiétude : et si de Gaulle ne l'avait envoyé en Chine que pour le sauver ?... On lui répondait négativement. Mais, dans le fond, qu'eût préféré Malraux ? Il aura les larmes aux yeux quand Pierre Lefranc lui apprendra le 27 juin 1969 que de Gaulle avait fait acheter en 1958 le manuscrit de *La Condition humaine* et l'avait laissé dans un coffre sans jamais lui en parler. Le manuscrit est maintenant à la Bibliothèque nationale. Aucune explication n'épuisera jamais les raisons pour lesquelles un homme de l'Histoire qui habitait sa statue intérieure et un écrivain amateur de farfelu et de cavalcades dans l'art ont pu à ce point s'estimer sans toujours se comprendre. L'amitié n'est pas moins irraisonnée que l'amour. Quand il s'agit de De Gaulle et Malraux, elle épouse les contours du mythe.